

Giordano Bruno (1548-1600) : les fines fins de l'humanisme

Marc Vaillancourt

Numéro 79, hiver 1998

Lignes brisées

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13637ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, M. (1998). Giordano Bruno (1548-1600) : les fines fins de l'humanisme. *Moebius*, (79), 67–74.

MARC VAILLANCOURT

*Giordano Bruno (1548-1600):
Les fines fins de l'humanisme*

Il y avait tous les cardinaux du Saint-Office, des experts en droit canon, des experts en droit romain, le magistrat représentant le bras séculier, le gouverneur de Rome; la sentence, prononcée dans les formes, serait exécutée avant une quinzaine. Que le condamné se repente, laissait-on dire, la mort pouvait être commuée en l'incarcération perpétuelle. On lui donna neuf jours; il ne broncha pas: il se peut, après tout, que la mort lui ait chanté.

À Venise, devant le tribunal, il avait courbé l'échine. Toutes les vérités le travaillaient; catholique veut dire universelle: va pour la catholique!

Maintenant, dans la Ville éternelle, à l'ombre du châtea Saint-Ange, il ne semble pas qu'il ait tenté de sauver sa peau. Tandis qu'un jubilé pontifical attirait prélats, et pèlerins par milliers, le philosophe, humaniste et dramaturge Giordano Bruno fut conduit, sous forte escorte, sur la place qui se trouve près du théâtre que Pompée fit construire après sa victoire sur Mithridate. C'était le 2 février 1600, et il y avait un grand concours de peuple.

Le poteau peint en jaune, sur une plateforme ajourée posée sur des fagots de petit bois, était dressé là. Les flammes montèrent. Bruno ne poussa pas un cri, de regret ou de repentir, de douleur ou de désespoir. À cause du bâillon? ou si on l'avait étranglé avant? Ou encore, il s'était arrangé, Bruno, pour se fondre dans l'être total, absolu, hypodivin, parahumain, dans lequel tout être particulier n'est qu'un avatar, un être de rencontre. Mais Bruno n'était pas hindou, gymnosophe, n'étant que de la contrée de Naples, et baptisé, il n'est pas certain qu'il ait pu mener à bien ce qui n'est,

après tout, qu'une tirade, un chapelet de mots parmi les plus vagues, les plus tournoyants, où le mal s'obstine à appeler le mal jusqu'à l'indifférence du derviche. Ses cendres stoïques tourbillonnèrent dans l'animal du monde, spontanément multiforme, protéique et fonctionnel qu'il avait décrit, fait d'atomes définis en nombre infini: l'éternité ramènera un jour le premier instant du monde, mais il y faudra un nombre inconcevable de millénaires.

Recueil et Avis, la gazette pontificale, relata la chose dans son latin de bréviaire: «Jeudi dernier, place Flore, fut brûlé vif certain frère (*quidam fratrem*) de Nola, près Naples, hérétique obstiné. Il tenait des propos malsonnants, proférait des blasphèmes sans vouloir de réconfort, ni quoi que ce soit. Il avait, de son chef, et par malin caprice, forgé divers dogmes contre la vraie foi, en particulier contre la Vierge Marie. Le scélérat!» Hercule sur son bûcher consuma sa part mortelle, qu'il tenait de sa mère Alcmène, et libéra son âme immortelle, que son père emporta de l'Oeta sur l'Olympe.

Importe-t-il, avant d'être cendre au vent, qu'il ait été, Bruno, de petite taille, joufflu, sociable, de parole rapide, de réplique prompte, argut, et doué pour la pointe? Davantage Bruno nous étonne et nous tente de n'avoir pas empoisonné le cours limpide de l'Histoire, de n'avoir pas charbonné du bout de son index nos propres manuels. Il n'était pas de ces martyrs pour qui, sitôt leur supplice fini, commence le tourment de la postérité. Socrate, les infortunés Jean Hus et Michel Servet, sans compter le champion des damnés provocateurs, Jésus de Nazareth lui-même, les victimes de trépas judiciaires ont en commun la faculté, répugnante, de nous changer en juges chargés de juger les juges, lesquels ont toutefois, pour leur défense, les arguments lisibles à la lueur des bûchers de l'ordre et des feux de l'aventure. Bruno n'a rien dit de senti contre la sainte Vierge, et le ridicule doit lui être épargné, qu'il se fût laissé condamner pour avoir pinaillé à propos de cette personne dont l'existence en tant que sainte Vierge, précisément, notion vénérable, intérieure, allégorique, ne saurait être contestée, et par un poète moins que par quiconque. Elle est apparue à une foule d'hommes de talent, voire de génie: Giotto, Vinci, Rubens,

Botticelli, Michel-Ange, Vélasquez, Holbein, Ingres... elle a parlé à Bach, à Haydn, à Mozart, à César Franck. Tout artiste digne de ce nom, Marie l'a visité au moins une fois. Elle nous a visité, nous, chétif.

Alors, Bruno, quel fut son crime? Il avait une tête à ça: les idées le travaillaient. Il aimait parler. Ce qu'il adorait, c'était voyager. Il écrivait des pièces de théâtre. À Genève, il avait pris le vêtement laïc. Il avait gagné sa vie, là, comme correcteur d'imprimerie et, rapport au permis de travail, des bêtises de bureaucrates, il avait embrassé le protestantisme du bout des lèvres, les yeux mi-clos. Il s'intéressait à la Géométrie, à la Mécanique. Aux géométries. Deux droites se coupant pour former un angle ne se touchent pas sous les espèces du point mais sous celle de la longueur, *secundum longum!* Il devançait Lagrange: La Mécanique, c'est la Géométrie plus le Temps. Et Gauss: La Géométrie est une science expérimentale. Il préfigurait l'arithmétisation de la Mathématique. Legendre, Bolyai, Schweikart, Szasz de Szasz, Lobatchevski ne sont pas loin, dans cet univers que courbe le rejet du préjugé des mesureurs de terre. On affame les savants. On n'affirme pas la vérité. Une aile de la géométrie, lorsqu'elle tourne sur le miroir des eaux d'en-haut, y trempant, donne l'aspergès à la grand-messe du mystère. L'avion, pourtant inventé, indubitablement, par Archytas de Tarente, deux mille ans plus tôt, ne vole pas, ne vole plus. Bruno, quand il n'était pas en Suisse, il se trouvait en France, en Germanie, en Bohême, en Angleterre, avec des lettrés, des dames, des diplomates. Cosmopolite, conférencier, discourant, dictant, rédigeant, digérant – passionnément indifférent!

La sainte Vierge, jusque-là, n'aurait trop rien à redire. Elle se faisait un peu de mouron pour le salut de Bruno: l'inquiétude, c'est son métier. Mais Bruno n'était pas même hérétique. L'hérétique, c'est le fidèle, mettons, qui discute sur tel ou tel point de doctrine. Qui tient mordicus à ses marottes. Bruno, à nous en tenir à son œuvre écrite, ne discutait pas, jamais il ne se rencognait dans des lubies. Il rédigeait son explication du monde comme si la très sainte n'avait jamais existé. Comme Newton, comme Ampère, comme Fermi, comme Boltzmann. Une discussion du

monde qui ne se fonde pas sur l'enseignement catholique ne remet pas en question l'enseignement catholique. Seule la désinvolté ambition de son propos semblait aller contre la clause religieuse selon quoi la foi, compliquée-allégée de la grâce, permet de franchir la limite certaine et de saisir la vérité vivante au collet, indiscernable de la foi, solidaire asymptote de la crédulité. Nous ne pensons pas, tout bien pesé, qu'on l'ait bouilli, Bruno, parce qu'il avait soutenu que l'univers n'est vide nulle part, ou qu'un cercle se compose de six cercles, même s'il en va contre Aristote, lequel, après tout, n'est pas saint Anselme! En matière de politique ses idées, Bruno, sentent fortement le soufre. Il a dégagé certaines constantes et conditions aux limites dans le système d'équations qui régissent le rotatisme des institutions. Au début est la monarchie, par la raison des gros biscotos; la monarchie engendre l'anarchie, par l'invitation au bras-de-fer; celle-ci la république, par hypocrisie; la république met au monde le despote, qui met bas les masques et se proclame roi. Mais il ne sut pas mettre au point un véritable indicateur des marées; pas plus que Vico, Cantu, Machiavel, Trotski, Toynbee, Montesquieu, Platon – sans oublier Pierre Trudeau, Pierre Laval ou Raspoutine, un véritable horaire, promptuaire ou nomographie permettant de connaître lieu, amplitude et temps, qui indique où se rendre pêcher le pouvoir dans le flux montant ou le reflux des populaces et des constitutions. Bruno, on le brûlait pour ce qu'il était, et certes pas pour ce qu'il disait.

Et qu'était-il? Un saint. Un saint de la foi en soi-même. Il n'était point honni pour s'être proposé, alchimiquement, de débrouiller les intrigues de la matière, bien qu'il s'en prît, à ce propos, à ceux qu'il appelait les «humanistes» auprès desquels il s'excusait, orpailleur incongru, d'aller cueillir son or dans le fumier de Raymond Lulle. Ni, non plus, de s'être fait nommer à Toulouse docteur en droit, ce dont il s'autorisait pour courir à Paris donner des leçons qui faisaient salle comble, comme celles de Henri Bergson et de Henri Poincaré (*Leçons sur les Hypothèses cosmogoniques*, 1903). En Sorbonne il parla, thomistiquement, des attributs de Dieu, blasphème si on y pense pour lequel on le payait grassement. Mais son goût inné de déplaire, goût que partagent

les cœurs bien nés, l'entraîna vite à les immerger, les dits attributs, dans son cher vide compact d'atomes baladeurs à clinamen. Quelle que soit sa révérence devant le quintal des œuvres de saint Thomas, il éprouva de la peine à tomber d'accord que l'homme soit capable, comme le soutient le docteur angélique, d'opérations où la matière ne prend aucune part, alors que la condition *sine qua non* de la pensée est sa présence physique à la pensée. Enfin, Dieu s'est fait chair, ou il ne s'est pas fait chair? Ou faut-il conclure que le thomisme (*horribile scriptum!*) est une forme de nestorianisme!?...

Les esprits du type Bruno seraient pris entre les deux branches du fanatisme rationnel. Première branche, l'orthodoxie scolastique, baralipton formaliste; seconde branche, la corvée des pommes de terre du syllogisme pour la tambouille aprioristique, logistique qu'il est commun de confondre en minces pelures avec la pensée de Descartes, comme il est provisoirement rafraîchissant de confondre le mirage et l'oasis. La religion se veut science, la science religion. Paul Langevin, marxiste, se faisait fort de montrer que les protons prolétariens et dialectiquement matérialistes de son laboratoire contredisaient les théories de l'aristocrate, idéaliste et calotin Louis de Broglie – ergo gluc: guillotina-ble. Les abbés bon teint, on le sait, ne sont vraiment heureux que quand, les mains pleines de cambouis, ils remontent leur motocyclette avant d'aller porter le bon Dieu à un mourant. Les savants, c'est leur façon d'entendre vêpres, s'ingénient à invoquer, dans leurs formules de Mécanique statistique et de Mécanique quantique, le fantôme alarmant du libre-arbitre, du hasard souverain qui offre, pour les besoins de la vulgarisation, les faces à claques, le visage vérolé et sextuple d'un dé à jouer.

Bruno écrit. *L'Ombre des Idées*, livre postsorbonnard, vaut déjà par le titre. En passant notre homme, mine de rien, désigne ainsi les chrétiens: Une secte! Dans ses bouquins, nous avons constaté ceci: il expose de façon sibylline des lieux communs, et il est limpide lorsqu'il profère des audaces. Tandis que *l'Ombre* s'imprimait, il achevait son *Chant Circéen*, où l'humanité grogne et se vautre. Vous vous y croiriez. Livres. Livres encore. Rencontres et conférences,

théâtre. À la fois, si l'on veut, Nicolas de Cuse, Carmontelle, Sacha Guitry, Castiglione... Sa pièce, *Le Chandelier*, lui permet de moquer le faux savant, dans lequel il voit un animal incapable de savoir ce qu'il représente dans les desseins de la nature. À Londres, le *Livre des Trente* manifeste, dit la réclame «une théologie exquise et une connaissance pure» (!). Il précise qu'il n'est ni homme ni femme, ni moine ni laïc, mais «régent et domestique de l'univers, fils du père soleil et de la mère terre». En Angleterre, on aime les excentriques. Il est nommé professeur à Oxford. Leçon inaugurale: l'âme humaine, par l'essence et la destination, est identique à celle des mouches et des huîtres. Il évoque la possibilité théorique de transformer un homme en serpent. Il prévoit le clonage, et le souhaite. À pleines mains il distribue à l'auditoire des systèmes planétaires, des mondes par milliers de milliers. Il nargue les «apollins» aux impostures multiformes, descendus, à les en croire, du ciel, nous enduire les sens de ténèbres goudronneuses. Il appelle les anges «célestes volailles», et déclare la chasse ouverte. Oxford laissée, il publie livre sur livre. Un *Banquet des Cendres*, prophétique. (Pas plus que le reste!) *La Cause principale, l'Infini, l'Univers, Les Mondes...* Un autre, au titre étrange: *l'Expulsion de la Bête triomphante*. La bête, la religion? Pas nécessairement. Ce vaste poème chante le temps où «saint Paul, alias Mercure, et saint Barnabé, alias Jupiter» seront dépouillés de leurs noms et pressés d'évacuer le ciel. Puis, coup sur coup: *La Cabale de Pégase, Le Banquet cellénique, les Héroïques Fureurs*. À Wittenberg, «l'Athènes allemande», il prédit que si les Allemands prenaient conscience de leur force, naîtrait parmi eux le surhomme, *der Übermensch*. Prague, chez le roi Rodolphe. Francfort. Cosmologie, mathématiques, analyses et démonstrations. Zurich: *Les Sept Arts*. Padoue. À Venise, il retrouve d'autres dominicains, fraternise. Il a repris l'habit, la corde, les sandales. Il ne se doute de rien. Il ne se pose pas en réformateur de l'Église, Savonarole, Michel Mourre. Il est surpris de devoir comparaître devant le tribunal vénitien, lequel, dans un chatolement d'orientalisme subtil, se montre bon enfant. On lui demande ce qu'il a contre le Christ. Il répond: «Rien. Je le trouve triste.» *Cristo è un tristo*, i.e. mélancolique, porté sur la nos-

tomanie. Abrégeons. À Rome: convaincu, lui sans convictions, d'hérésie! Il avait écrit parce qu'il était écrivain, et que les écrivains se connaissent écrivains pour ce qu'ils écrivent. S'ils sont intelligents, leur pensée a un sens qui passe dans l'écrit; si non intelligents: tant pis! Lui, Bruno, n'avait jamais admis que ceci: ce qui est, est. Sur le reste: froid de glace. Eh bien! dansez maintenant.

On admet que l'auteur d'un dictionnaire définit chaque article avec la plus concise lucidité. Mais les murailles commencent à trembler quand un homme prend à son compte non plus les connaissances, mais les confiances et confidences diverses et contrastées. Non pas tour à tour selon les occasions et les alternances, ou un syncrétisme opportuniste, mais de front. Les dogmes, les doctrines, tout cela est bon. Tout cela est mauvais. Une vérité qui montre ses preuves, ses papiers quand on l'intercepte et l'interpelle, prouve, dans l'ordre absolu des certitudes qui nous importent, qu'elle n'est pas la vérité.

Regrettons ici que nos langues indo-européennes, perdues dans une vaine et artificieuse distinction des temps, négligent la distinction, ontologiquement et logiquement antérieure, des modes verbaux – des *mœufs*, si vous voulez parler un peu boutique. Mœuf réciproque ou équivalent, mœuf intentionnel ou fortuit... Les impasses de la métaphysique, de la théologie, voire de la littérature, tiennent à l'infirmité, vivent de l'infirmité de nos grammaires. Voici que se vide devant nos yeux, pour ne plus se poser, et tombe au néant, la querelle, entre autres, de la prédestination et de la liberté!

Giordano Bruno s'est tenu, se tient, se tiendra à la frontière de ces fatalismes puérils, dans l'expression parfaite de la totalité.

Chapitre extrait et condensé d'un livre en préparation *Saufles Hasards et le Cœur*, ouvrage mi-parti de fiction et d'essai. Le titre vient d'un livre de Roger Nimier, *Les Écrivains sont-ils bêtes?*: «En littérature, si la faim et le dépit sont écartés, plus rien n'est à craindre sauf les hasards et le cœur.» (Rivages, Paris, 1990, p. 158).

